

Claire DESPIERRES, Mustapha KRAZEM, éd(s), *Quand les genres de discours provoquent la grammaire... et réciproquement*

Limoges, Lambert-Lucas, 2012, 240 pages

Driss Ablali



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9077>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9077

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 349-352

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Driss Ablali, « Claire DESPIERRES, Mustapha KRAZEM, éd(s), *Quand les genres de discours provoquent la grammaire... et réciproquement* », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9077> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9077>

décision » peut définitivement être exercée. Pour cela, comme Aristote, l'auteure envisage « la nature, l'étude et l'exercice » afin de permettre de devenir cet humain capable et habile. De fait, c'est en s'exerçant à l'art rhétorique et en procédant par essais et par erreurs, que l'homme, le citoyen, développera peu à peu sa disposition à faire le « bon choix ». Pour celui-ci, cela aura pour conséquence de ne pas se paralyser au nom de la prudence, mais bien d'apprendre à se faire confiance. La raison pratique est alors une condition pour « bien » décider, car c'est précisément l'épreuve d'une pensée en action qui permettra d'apprivoiser une incertitude toujours présente.

Enfin, en guise de conclusion (pp. 191-214), Emmanuelle Danblon reprend les termes du défi annoncé en début d'ouvrage. De fait, nous sommes confrontés à cette idée d'un *logos* qui fait de l'homme un humain, c'est-à-dire qui ne représente pas seulement ce qui lui est propre, mais qui est aussi une condition pour le devenir et le rester. Dans cette dernière partie, l'auteure explique donc tout l'intérêt qu'il y a à découvrir comment utiliser les outils de notre raison humaine.

Pour finir, je tiens à louer la structure manifeste avec laquelle l'ensemble de l'ouvrage est régi. Ainsi organisé, il apporte la clarté et le concret des propos sans pour autant se priver de la fluidité nécessaire à une lecture captivante. Passionnant, l'ouvrage l'est d'autant plus qu'il nous confronte à notre propre courage, car alors que nous progressons au fil de la pensée de son auteure, il est impossible d'échapper à un face à face lucide avec des conceptions rassurantes mais erronées de la raison humaine. Et cela tombe bien. Comme le suggère Emmanuelle Danblon, le temps est arrivé de « se comporter en humain devant un vieux monde fatigué et orphelin de tout guide » (p. 13). Certes, le pari de l'ouvrage peut paraître idéaliste tandis que la pratique de la rhétorique fait entendre sa capacité d'offrir à l'homme une possibilité d'acquiescer une confiance en lui, dans un monde incertain. Mais l'art rhétorique comme compétence humaine et utile à une société commune suggère simplement de renouer avec le bon sens ; ce *sens commun* auquel se réfère si souvent Aristote. Nous sommes donc désormais invités à appréhender l'incertitude sans laisser place au désenchantement, par la pratique d'un modèle rhétorique qui, comme le dit un proverbe chinois, préfère *brandir une bougie plutôt que de maudire les ténébres*.

Céline Pieters

Université libre de Bruxelles, B-1050
cepieter@ulb.ac.be

Claire DESPIERRES, Mustapha KRAZEM, éd., *Quand les genres de discours provoquent la grammaire... et réciproquement*.

Limoges, Lambert-Lucas, 2012, 240 p.

La notion de genre de discours a donné lieu à des prises en charge théoriques variables, voire divergentes, et rares sont les disciplines des sciences humaines à n'y avoir pas recouru. C'est aussi une question longuement débattue en théorie littéraire, alors qu'en linguistique, elle fut jugée, durant une bonne partie du siècle dernier, comme dénuée de sens. Évoquer la question du genre, c'est nécessairement s'installer dans la pluralité des disciplines et des points de vue. En sciences du langage, la notion est floue et instable, et soulève encore de nombreuses difficultés théoriques et épistémologiques dans des domaines aussi variés que l'analyse du discours, la sémiotique, la psychologie du langage, la pragmatique, la sociolinguistique et la didactique. Différents paliers de la textualité sont convoqués pour explorer l'impact des genres sur les textes : l'ancrage social, les régularités syntaxiques, énonciatives et stylistiques, les marqueurs discursifs et lexicaux, les caractéristiques compositionnelles, les contraintes situationnelles, etc. C'est à partir et autour des questions de grammaire que les auteurs de *Quand les genres de discours provoquent la grammaire... et réciproquement* ont choisi d'étudier la catégorie du genre. L'angle d'attaque est précisé par les éditeurs dans la présentation du livre : « Certes, depuis un demi-siècle que la linguistique s'intéresse – de façon croissante – aux genres de discours comme objets d'étude, le rôle central constructeur, de la perception grammaticale intuitive que les locuteurs ont de ces productions de langage marquées par l'usage social ou communicationnel n'avait pas échappé aux chercheurs. Pourtant, la dimension grammaticale ne semble pas avoir été la plus étudiée, et peu de théories se réclamant d'un champ de la grammaire en ont fait un pilier théorique. Si l'articulation entre genres de discours et faits de grammaire est si peu évoquée, c'est sans doute parce que ces derniers sont souvent perçus d'emblée comme les indicateurs stables d'identification des premiers » (p. 7). Sans prétendre rendre compte, dans cette note de lecture, de manière exhaustive de toute la richesse de cet opus, nous nous contenterons de résumer les grandes lignes de chaque contribution avant de faire une remarque conclusive sur ce que les rapports entre grammaire et genre engagent comme autre type de relations.

Après une présentation, par les éditeurs, de la thématique de l'ensemble du livre et des genres de discours retenus, Jean-Michel Adam (pp. 9-26) ouvre l'opus avec une contribution intitulée « Grammaire,

généricité et textualité dans les contes de Perrault : l'exemple de la place de l'adjectif dans le groupe nominal » (p. 9) pour montrer que certaines unités grammaticales peuvent être érigées en marques d'un genre « conte merveilleux » ou plus particulièrement « conte-de-Perrault ». Signée Sophie Anquetil (pp. 27-36), la deuxième contribution s'éloigne du conte pour nous plonger dans le discours de la presse à travers l'examen des phénomènes de co-illocution dans les éditoriaux. Dans « Comment les genres de discours construisent des phénomènes de co-illocution : le cas de l'éditorial », Sophie Anquetil cherche à « valider l'hypothèse selon laquelle le figement de la cooccurrence illocutoire n'est pas aléatoire : des valeurs illocutoires seraient inscrites dans les genres de discours et elles favoriseraient l'émergence des co-illocutions » (p. 29). La lecture de l'article suggère une remarque que nous formulons après la lecture d'une partie de la conclusion : « En conclusion, l'analyse des visées attribuables au locuteur permet de dessiner une armature illocutoire propre aux genres de discours » (p. 38). Il est très difficile de conclure ainsi sans passer par l'examen d'un corpus « représentatif » des éditoriaux. Or, la contribution a porté sur l'examen d'un seul éditorial de *Télérama*, publié en janvier 2010. La troisième contribution, de Bernard Combettes, s'intitule « Discursivité et syntaxe en diachronie : l'opposition des plans » (pp. 39-50). Elle vise l'examen des relations entre genre et faits de langue dans le cadre de la linguistique textuelle. Selon l'auteur, c'est la question de l'opposition des plans qui semble être la pièce maîtresse pour comprendre la problématique du marquage des notions descriptives. Or, même s'il lui arrive parfois de parler de « genre narratif » (p. 46), Bernard Combettes étudie plus les types de texte que les genres de discours. Ses analyses le montrent sans ambages quand il traite du texte narratif, informatif et argumentatif pour constater clairement l'interface syntaxe/textualité dans l'opposition des plans.

C'est un autre genre que donne à lire l'article de Claire Despierres intitulé « Le monologue de théâtre contemporain : un nouveau genre ? » (pp. 51-66). L'essentiel de cette contribution porte sur la dimension dialogique des monologues en vue de relever les marqueurs linguistiques les plus saillants du genre. Plusieurs textes ont été soumis à l'analyse pour arriver à la conclusion suivante : « Le monologue autonome ne s'appuie plus, comme le monologue du théâtre classique, sur un avant et un après, et ne constitue plus une pause-réflexive préparant le rebondissement de l'action, aussi il puise sa puissance dramatique en lui-même, dans une orchestration de la parole qui jaillit souvent comme une déflagration,

une urgence de "dire"... » (p. 65). Mais, comme le reconnaît l'auteure elle-même, le dialogique ne peut être une composante autonome dans un texte et dans un genre. Les corrélations avec les autres composantes « sémantique[s], telle que la thématique, compositionnelle, telle que la progression et l'enchaînement des focus, propres à ces nouveaux objets théâtraux » (p. 65) sont indispensables pour cerner le genre dans toutes ses facettes. Ici, à notre avis, le problème essentiel à cerner dans cette caractérisation des genres est celui de la corrélation et de l'interaction entre composantes et non celui de leur autonomie et indépendance. Avec la cinquième contribution, « De l'exemple en grammaire des genres de discours » (pp. 67-76), Claire Despierres et Mustapha Krazem sont au cœur de la problématique des rapports grammaire et genre de discours. La question centrale qui y est développée concerne le statut de l'exemple dans une grammaire intégrant les genres de discours pour illustrer des faits de langue, tels les phrases averbales, l'inversion du sujet nominal, l'infinitif de prescriptions et le présent de l'indicatif. Dans « Faits de langue et effets de voix populaires dans les fictions romanesques » (pp. 77-88), Françoise Favart et André Petitjean convoquent les notions de genre, de faits de langue et de langue populaire. « D'un roman à l'autre, les voix populaires thématisées dans les fictions étudiées correspondent à des groupes hétérogènes [...] ». Et pourtant l'on retrouve dans toutes ces œuvres des phénomènes syntaxiques récurrents, preuve que l'on est bien en présence d'un "patron discursif" qui ne connaît que de modestes variations » (p. 85). « Du prédictible à l'inclassable : comment envisager une relation dynamique entre faits de langue et genres » (pp. 89-104), par Sylvie Freyermuth, témoigne de « la nécessité d'aborder les textes dans une perspective dynamique et non plus dans le cadre rigide d'un genre, en montrant l'intérêt d'une attention apportée à la fois à la grammaire du texte, au sens large du terme, et aux orientations génériques qui le traversent » (p. 103). Dans « Interjections et genres à la fin du XVII^e siècle » (pp. 105-114), Yana Grinshpun procède différemment, selon ses termes, pour étudier les liens entre faits de langue et genre. « L'intérêt qu'il a à s'appuyer sur une telle catégorie (l'interjection) est qu'elle donne accès à des contraintes qui relèvent des fonctionnements énonciatifs profonds, dont l'interprétation n'est pas immédiate » (p. 105). Un autre genre, les recettes de cuisine, fait l'objet d'un examen fixé sur la question de l'infinitif pour montrer comment les genres influencent les faits grammaticaux. Dans « L'infinitif dans les recettes de cuisine » (pp. 115-126), Nooreeda Khodabocus propose de montrer que « l'infinitif des

recettes est un cas où le genre influence la grammaire et que les caractéristiques de l'infinifit injonctif telles qu'avancées par la grammaire traditionnelle ne sont que partiellement applicables » (p. 115).

Loin des recettes, la contribution de Greta Komur-Thillo, « La presse féminine : de nouveaux formats qui révolutionnent le genre journalistique » (pp. 127-142), replonge dans le discours de la presse en ciblant une catégorie spécifique, celle de la presse féminine. En analysant deux magazines féminins, *Elle* et *Marie Claire*, elle aboutit à la conclusion suivante : « Les nouvelles pratiques discursives du français écrit ancrées désormais dans la culture quotidienne véhiculée par la presse féminine révolutionnent le genre journalistique. Ce type d'écriture, qui établit des passerelles entre l'expression journalistique et la libre expression, constitue, selon nous, une nouvelle façon de faire du journalisme qui brouille les pistes des genres journalistiques traditionnels pour accueillir de nouvelles œuvres, quelque peu hybrides, à la frontière des genres et des formes, dans lesquelles les ruptures et les passages induisent une lecture dynamique » (p. 139). La question de l'infinifit revient une seconde fois comme fait de langue à décrire en rapport avec les genres. Mustapha Krazem signe un texte, intitulé « Décrire l'infinifit par les genres de discours » (pp. 143-170), pour « prouver qu'il est illusoire de décrire le mode infinifit en s'affranchissant de la personne qui lui est intrinsèquement liée, personne qui participe pleinement le plus souvent à l'acte et/ou la situation d'énonciation » (p. 143). Dans leur contribution, « La représentation de l'oral dans les dialogues dramaturgiques. Les énoncés averbaux » (pp. 171-186), Florence Lefeuvre et Noalig Tanguy ciblent, en comparant les discours théâtral et oral, les énoncés averbaux. En contrastant plusieurs cas, elles constatent que « le langage dramatique, appelé ici "oral fictif", se présente plus resserré que l'oral dit "spontané" [...] ». Même si le propre du genre dramatique est d'employer simultanément des particularités du langage écrit et du langage oral (Larthomas), il existe de nombreuses différences entre l'oral et l'écrit spontané » (pp. 184-185). Dans « Pour une saisie holistique des fonctionnements de la grammaire et de la génécité : formes, normes et situations génériques comme contribution aux visées discursives » (pp. 187-202), Julien Longhi soumet un corpus de différents genres produits sur le thème des jeunes de banlieue dans la presse écrite pour décrire les contraintes que fait peser la génécité d'un texte sur sa grammaire. Sa conclusion au sujet de ce rapport complexe entre genre et grammaire est sans équivoque : « La grammaire est donc liée au fonctionnement des

normes sémantiques qui caractérisent le genre, et c'est la notion de discours qui constitue l'horizon des processus grammaticaux et qui articule les deux volets de notre hypothèse : les visées discursives imposent les enjeux qui conditionnent l'inscription dans un système de genre, et la langue fournit la structuration du vécu qui est nécessaire pour répondre à ces enjeux » (p. 200). Avec « Les propriétés grammaticales du genre de l'offre d'emploi aux fondements d'une méthode de classement automatique » (pp. 203-222), Romain Loth et Fanny Rinck essaient de montrer, sur un corpus d'offres d'emploi, « dans quelle mesure une approche basée sur une analyse distributionnelle des dépendances et plus précisément sur une approche de type DSM (Distributional Semantic Models) va permettre de retrouver, de spécifier ou de refonder les types d'informations qu'on peut identifier manuellement » (p. 205). Dans le sillage de la perspective néosaussurienne définie par Simon Bouquet, la dernière contribution, « Composante dialogique des genres et linguistique de l'interprétation : sémantique du verbe dire » (pp. 223-233), signée Denise Malieu, a pu vérifier que le genre provoque bien la grammaire : « On a pu montrer que s'il est vrai que le type de complémentation contraint le sens du vd [verbe dire], on peut opposer les COD [compléments d'objet directs] GN [groupes nominaux] qui ne relèvent du DR [dire représenté] et où ce sont les classes d'objets COD qui déterminent le sens du vd, et les complétives (infinifite, conjonctive ou attribut prépositionnel) qui introduisent un DR » (p. 235).

Nous avons seulement synthétisé les éléments forts de chaque contribution en renvoyant le lecteur au cœur de l'ouvrage pour découvrir par lui-même, grâce à de nouveaux outils, de nouveaux observables linguistiques qui nourrissent les liens entre grammaire et genres de discours. Mais, après lecture de l'ensemble des contributions, une question demeure pendante : pourquoi ne retenir qu'un seul niveau, le niveau grammatical, pour montrer comment il provoque les genres de discours ? Pour dire les choses de façon claire et sans ambages : est-ce que la grammaire permet à elle-seule de comprendre comment certains faits de langue sont plus sensibles que d'autres aux genres ? De notre point de vue, la grammaire ne peut se passer des autres niveaux, comme la morphologie, la syntaxe, l'énonciation, l'argumentation, la ponctuation ou la composition, pour assurer cette médiation montrée, marquée et repérable. Autrement dit, on ne peut pas réduire cette « provocation » des genres de textes à la présence ou l'absence d'un seul phénomène grammatical, syntaxique, morphologique ou stylistique. Car le genre est toujours « entre » plusieurs

phénomènes : entre les catégories grammaticales, entre les phrases, entre les paragraphes, entre les textes et entre les différents genres du même discours. Et c'est l'ensemble de ces paliers qui participe à produire une cartographie de l'univers générique d'un texte, dans une sorte d'attraction magnétique que les paliers corrélés exercent l'un sur l'autre comme les pôles d'un aimant.

Driss Ablali

CREM, université de Lorraine, F-57000
driss.ablali@univ-lorraine.fr

Catherine GRAVET, éd., *Traductrices et traducteurs belges*.

Mons, université de Mons, coll. Travaux et documents, 2013, 470 p.

Dans *Traductrices et traducteurs belges*, Catherine Gravet, coordinatrice du Département de français et directrice du Service de communication écrite de la Faculté de traduction et d'interprétation-École d'interprètes internationaux de l'université de Mons, réunit 17 études consacrées à cinq traductrices (Marie Delcourt, Hélène Legros, Angeles Muñoz, Françoise Wuilmart, Marguerite Yourcenar) et dix traducteurs (Maurice Carême, Alexis Curvers, Jacques de Decker, Eugène Hins, François Jacquemin, Maurice Maeterlinck, Pierre Poirier, Alain Van Crugten, Robert Vivier, Emmanuel Waegemans), nés en Belgique ou y ayant des attaches. Ces études sont l'œuvre d'une équipe internationale de 21 « portraitistes », issus de l'université de Mons, de l'École pratique des hautes études (Paris), de l'Université libre de Bruxelles, de l'Université catholique de Louvain, de l'Institut libre Marie Haps (Bruxelles), de l'université d'Aix-Marseille, de l'université Aristote (Thessalonique), etc. Les collaborateurs sont des traducteurs, souvent des enseignants, particulièrement sensibles donc aux nuances des langues qu'ils manient quotidiennement, qu'ils enseignent, quand ils n'enseignent pas également la traduction, son histoire, voire la traductologie. Beaucoup bénéficient aussi d'une formation de philologue ou d'historien, et sont parfois spécialistes d'un écrivain.

L'ouvrage constitue une étude particulièrement intéressante des mécanismes de la traduction, et ce, à différents niveaux : les collaborateurs de Catherine Gravet ne laissent rien au hasard, et élaborent leurs contributions non seulement sur la base des textes traduits, mais également sur divers témoignages, sur la correspondance des traducteurs, leurs archives, sur des entretiens, des articles de presse, etc.

D'abord, les portraits proposent une présentation précise des traducteurs : leur formation, leur carrière, leur milieu, leur personnalité, leurs inclinations, les influences

qu'ils ont subies, etc. Une approche systématiquement complétée par l'étude des objectifs – avoués, secrets, inconscients – du traducteur : traduit-il pour mieux se connaître lui-même (Alexis Curvers, pp. 31-73) ? Pour offrir une meilleure diffusion à des œuvres, dont il apprécie les qualités littéraires (Emmanuel Waegemans, pp. 389-399) ? Les méthodes de travail sont également analysées avec soin : l'auteur traduit-il directement le texte source (Van Crugten, pp. 329-360) ou doit-il recourir à un intermédiaire (les traductions de l'arabe ou du chinois via l'anglais pour Marguerite Yourcenar, pp. 421-468) ? De même, les conditions de travail du traducteur bénéficient d'une attention minutieuse : le choix des textes, l'époque de la traduction et des éventuelles retraductions, les attentes et les exigences du commanditaire s'il y a lieu...

Les portraitistes se sont également intéressés à l'éternel paradoxe de la traduction : fidélité versus liberté. Conscients que la « fidélité », notion en réalité toute relative, se devait d'être redéfinie à chaque moment de l'analyse. Le traducteur a-t-il directement accès au texte, travaille-t-il seul (Marie Delcourt, pp. 91-102), ou en collaboration avec un relais, qui lui permet uniquement de percevoir le sens du texte (par exemple, les traductions des poèmes en sanscrit d'Amrita Pritam par Marguerite Yourcenar, grâce à la traduction « mot à mot » de Rajesh Sharma, attaché à l'Ambassade de France à New Delhi, pp. 421-428) ? Et, quels que soient les « écrans » entre la langue source et la langue de traduction, quel est le choix du traducteur ? Si bien connaître et écrire la langue d'arrivée – ici le français – constitue le premier impératif du traducteur, la question de « l'élégance » de la traduction se pose rapidement. Le traducteur privilégie-t-il une traduction littérale, certes plus fidèle au contenu du texte, dont il appauvrit cependant la valeur esthétique, ou une traduction littéraire, courant le risque de quitter la traduction pour l'adaptation ? Dès lors, ne peut-on considérer le traducteur comme un écrivain à part entière ? D'ailleurs, il a parfois produit une œuvre abondante, une longue carrière d'auteur précède parfois celle de traducteur. Autant de dilemmes évidents pour les traducteurs professionnels, mais qui ne manquent pas d'intérêt pour le néophyte, qui perçoit dès lors beaucoup mieux les divers enjeux de la traduction.

Cette problématique de la valeur littéraire de la traduction se dégage d'autant mieux de l'essai que les traducteurs sélectionnés sont essentiellement des traducteurs littéraires – souvent des écrivains eux-mêmes – qui partagent donc un réel amour de l'art et de la littérature. Bien plus, les portraitistes n'ont découvert aucune trace de rémunération dans les archives, bien que certains traducteurs aient été talonnés par le besoin : ils traduisent donc par goût.